

Mike Hallan

L'Écume des âges



Remerciements

J'ai une profonde reconnaissance à Madame Myriam Jacquemin pour l'écriture de la préface. Elle et moi partageons les mêmes valeurs. Les piliers de la culture nous passionnent, le respect de tout ce qui touche l'humain et son environnement nous préoccupe.

Je suis aussi reconnaissant à :

Natasha de Marneffe, avec son imagination créatrice pour la réalisation de la couverture.

Océane Melchiorre, pour sa plume tout en délicatesse dans ses dessins.

Philippe Evrard et Vincent Rixhon, pour les jetées de crayon créatives.

Philippe Martel, pour ses illustrations picturalo-humoristiques.

Je suis également reconnaissant à :

Marie-Noëlle Rives, pour son patient décryptage de mes notes manuscrites.

Préface

Dans nos pays dits « développés », le manque d'intérêt, voire la négligence de certains envers leurs aînés, ne représentent pas un progrès dans notre civilisation mais plutôt une régression. Se rappeler leurs bons mots, se souvenir de leur personnalité, sont des marques de respect envers ceux qui nous ont précédés. Évoquer des anecdotes du passé, qu'elles soient croustillantes, nostalgiques ou comiques, ressemble à un devoir de mémoire ! Serions-nous les mêmes sans qu'ils nous aient communiqué leur expérience et leur savoir ?

Myriam Jacquemin

Introduction

Sans rature et avec un langage parlé, Mike Hallan décrit dans cet ouvrage un thème d'actualité qui lui est cher. Que nous soyons : médecin, architecte, avocat, ingénieur, juge, politicien,... nous avons tous le même destin, celui de vieillir inéluctablement.

Le temps nous est compté, le sablier continue son éternel manège. Certains le vivent mieux, moins bien, ou encore moins longtemps que d'autres, spécialement quand la maladie pointe le bout de son nez.

Dans cet ouvrage, vous serez entraîné dans des histoires vécues, cocasses, burlesques et quelquefois tragiques. Pour éviter toute reconnaissance qui pourrait être préjudiciable, Mike Hallan a volontairement changé les prénoms et les aspects physiques. Tout comme eux, en fin de vie, nous ne voudrions certainement pas être bien malgré nous les acteurs de certaines situations.

Préambule

J'ai écrit des choses à vous faire lire, ou plutôt à vous dire. Ce sont pourtant des choses que l'on ne se dit pas sans la voix, les regards et les sourires.

Si le verbe aimer se conjugue à tout âge, le mot amour ne se donne ni s'offre, il se partage. Les mots pour le dire et l'écrire ne sont faits que pour ceux qui s'aiment.

Sous la porte cochère, témoin de tant de baisers doux, beaucoup n'ont-ils pas pensé un jour : fini le « mon chez moi », fini le « ton chez toi », place à « notre chez nous ! », fini de conter fleurette, place aux actes !

Ne se sont-ils pas lancés à corps perdu dans cette grande aventure, dans l'oubli de ce qu'ils avaient vécu et dans l'incertitude de ce qui les attendait ?

Sans souci de la fin, ne se sont-ils pas amusés aux moyens, dans cette musique qui se joue à deux, avec pour seuls et uniques instruments, ceux que leur a donné la vie et qu'elle leur imposait aussi d'accorder ?

A l'horloge de la vie, le balancier n'a-t-il pas

continué d'égrainer les dizaines ? A la soixantaine, beaucoup ne se sont-ils pas dit : « Que les années ont vite passé ! »

N'ont-ils pas continué à faire des rêves chaque matin, avec une extrême énergie, sachant bien que beaucoup n'aboutiraient pas ?



L'hôpital...

José installe un rideau de séparation dans la salle des urgences d'un hôpital. Une ambulance recule pour se mettre face à l'entrée, le grand volet se lève. Deux infirmiers se dirigent vers l'arrière du véhicule et l'un d'eux ouvre les deux portières.

Homère, pas bien grand, avec son veston foncé du dimanche, se lève et en descend. Il tient sa canne d'une main et, de l'autre, un sac de voyage rempli à la hâte.

Les infirmiers sortent du véhicule un brancard, sur lequel est couchée Lucienne, petite vieille à la chevelure dissimulée par un large blanc foulard replié sur le devant et fermé au cou par un nœud discret. Elle s'est blessée, et son époux l'accompagne. Ils sont orientés vers la première case d'urgence disponible, et José peut entendre les sanglots et les gémissements de la malheureuse.

A peine sont-ils seuls qu'Homère, (en reniflant et s'essuyant le bas du nez du dessus de la main) dit : « Tu ne racontes surtout pas comment cela s'est passé ! Cela ne les regarde pas ! Dis que tu as eu un léger malaise, que tu es tombée dans les escaliers et... que cela t'arrive souvent. »

Dans le silence de l'alcôve, il y a pour seule et unique réponse un petit « OUI » bien timide.

Un urgentiste et sa jeune infirmière s'approchent. Il regarde la blessée et dit d'une voix accueillante : « Bonjour Madame, vous en avez des bleus sur vos tibias ! Montrez un peu votre coude et cette grosse bosse au dessus de l'œil ! Qu'avez-vous donc fait ? »

Lucienne, le visage encore crispé par la douleur : « Et bin Docteur... je sais plus... je crois que... je le fais tout le temps... »

Elle reprend son souffle et elle continue : « Tomber... par... les... escaliers... avec... la... canne... par terre... contre le mur... »



Le croque mort...

Arsène dirige une entreprise de pompes funèbres.

Amélie, dans la septantaine, vient de perdre son mari. Fort digne dans son malheur, tout de noir vêtue, accompagnée par sa fille et son gendre, elle sonne à la porte. Arsène, un gaillard énergique, musclé, vêtu d'un costume gris souris et d'un large képi bombé par le dessus, les accueille, leur prodigue quelques mots de réconfort, et leur demande de patienter quelques instants.

Tous les trois en profitent pour faire le tour du magasin. Devant tous ces cercueils dressés les uns à côté des autres, Amélie dit à sa fille : « Mon Georges va flotter dans celui-ci... Il va être tout serré dans celui-là... Il va se promener dans cet autre, avec son petit mètre soixante... »

Arsène revient vers eux et commence son éternel discours : « C'est inattendu ? Il était malade ? Cela s'est passé où ? Quand ? Et comment ? »

Puis il en vient rapidement au sujet qui l'intéresse : « Avez-vous fixé un budget ? Voulez-vous que l'on se charge de tout ? »

Amélie, les yeux tout humides, n'arrive plus à cacher sa tristesse ; « Je préfère ne m'occuper de rien. Mon mari a toujours dit que lorsqu'il partirait, il voulait avoir un bon matelas et un bon oreiller bien moelleux, et à cela, j'y tiens ! »

Arsène les dirige alors vers un cercueil bien capitonné qui correspond au désir de la cliente.

Amélie s'avance, y plonge sa main : « C'est parfait ! Il va s'y sentir bien dans celui-là ! Il sera bien au chaud avec tous ces duvets, cette dentelle et cet oreiller bien rembourré. »

Sa fille, toute pâle, les yeux noirs mouillés : « Rappelle-toi Maman ! Papa a toujours demandé à être incinéré ! »



Les petits enfants...

Marthe est une ancienne fonctionnaire et elle profite depuis bien des années des joies de la retraite. Elle a la garde de sa petite-fille Lisa. Aujourd'hui elle veut aller avec elle au cimetière, sur la tombe de son regretté mari.

Elles poussent la lourde porte de fer forgé qui demande un solide coup de pied pour s'ouvrir.

La sépulture est toute propre, fleurie de mille couleurs. Elle est entretenue avec tant d'amour, comme si, chaque jour, elle recevait la visite de celle qui aspire à bientôt la rejoindre.

Marthe est là, tête baissée, recueillie, devant cette tombe avec ses blanches pierrailles bien étalées, son enceinte comme une petite forteresse avec ses basses murailles tout autour. La tour, gravée à jamais pour la postérité mais avec une seule date manquante, est coiffée par cette croix qui rappelle tant de souffrances.

Après quelques instants, Marthe dit à Lisa : « Tu vois, ma petite cocotte, Papy dort ici ! »

En sortant, elles font un détour par la zone « dispersion des cendres ». Au milieu, se dresse un gratte-ciel funéraire à la mode, avec des petites niches empilées les unes à côté des autres et des petits bouquets plantés à chacune des petites ouvertures.

Lisa a lâché la main de sa mamy, elle s'est aventurée sur la pelouse bien verte et bien tondue.

Marthe, le regard sérieux, dit à sa petite gaffeuse : « Attention ! ne marche pas là, malheureuse ! Ici se reposent des mamys et des papys ! »

Lisa, tout effrayée, la tête plongée dans ses petites mains, se ressaisit : « Mais Mamy ! Ils doivent déjà maintenant être tous partis, car ils ont déjà rangé leurs chaises de jardin. »



Le nez fin...

Le nez de Julia a tôt fait de flairer les traces de cette odeur de pâte cuite et sucrée, elle qui est une habituée de la crêpe au safran.

Julia est une petite bonne femme bien en chair, au large dos, à la poitrine généreuse, vêtue d'un chemisier à fleurs, tombant sur un caleçon bien trop moulant. Elle a déjà fait tout le tour du marché.

Elle dépose, avec un grand soupir, ses sacs au pied de l'échoppe : « Bonjour ! Madame Mary, comme d'habitude, une bonne crêpe au safran, "sifflait" ! »

Maryse (interrogative) : « Vous avez déjà fini votre marché ? Vous êtes bien matinale ! »

Julia (remontant des deux mains son caleçon qui descend à chaque mouvement) : « Oui, aujourd'hui, à quatorze heures, j'ai rendez-vous à l'hôpital pour ma sciatique. »

Maryse : « Cela ne va toujours pas mieux ? »

Alors s'ensuit toute la description détaillée, mouvements à l'appui, du mal qui ronge la pauvre dame de la tête aux pieds.

Les clients qui ne sont pas au courant s'étonnent de toute cette gesticulation, ils lâchent entre eux un

déluge de commentaires, sauf Maryse car elle y est habituée depuis de nombreuses années.

La crêpe cuite est enveloppée dans une petite serviette blanche. Maryse la tend à Julia qui la plonge rapidement dans l'un de ses sacs remplis à ras bord.

Julia : « Je la mangerai dans le tram en retournant. Allez ! Bonne journée et à la semaine prochaine ! »

Maryse : « Oui, c'est ça ! Bonne chance pour cet après-midi. »

Julia (haussant les épaules) : « Je vous dirai quoi la semaine prochaine. »

Elle fait quelques pas. Un enfant trop turbulent la bouscule. Elle lâche l'un de ses sacs. Il se fracasse sur le sol et se déchire. Julia regarde désespérément le spectacle. Les bouteilles se cassent, les produits frais se mélangent aux liquides. Le bocal de mayonnaise roule, sans son couvercle, au milieu des passants. Julia, d'un air désespéré, reste immobile comme la statue de la vierge de la grotte du village d'à côté.

Ses jambes faiblissent, comme si elle allait jouer à saute-mouton, ses bras pendent le long du corps et se mettent à trembler. Elle se ressaisit, pousse du pied le tout dans la rigole, et s'en va en groggelant de vilaines choses déconseillées aux oreilles sensibles.